

Antonine Maillet :  
une géographie du silence  
à la parole

J'ai besoin que tu me guides jusque dans les recoins  
les plus obscurs d'un pays qui, sous ses airs  
anonymes, ne ressemble à aucun autre.

*Chronique d'une sorcière de vent*

Depuis la publication de son premier roman *Pointe-aux-Coques (PAC)* en 1958, Antonine Maillet a imaginé bien des intrigues et créé des personnages dont la plupart vivent dans leur lieu d'origine : le comté acadien de Kent au Nouveau-Brunswick. Cette communauté est singulière dans l'anglophonie protestante provinciale, nationale et continentale. L'auteure acadienne écrit en s'inspirant du milieu qui l'a vu grandir, d'un milieu marqué historiquement par la marginalité culturelle : incidemment, tous ses romans présentent des protagonistes marginales. Or certaines d'entre elles ont dû quitter leur terre natale et aller ailleurs, comme elle l'a fait elle-même au début des années 1970 alors qu'elle s'installe définitivement à Montréal ; et c'est dans ce contexte que la ville entre en scène dans l'œuvre romanesque de Maillet, une facette méconnue de son œuvre. Alors que la côte est le théâtre de la majorité des intrigues, particulièrement pour ses romans écrits entre 1958 et 1993, la ville, qu'elle soit Moncton ou Montréal, devient dans certains de ses romans subséquents, le lieu de l'urbanisation croissante et inévitable de la collectivité acadienne, de plus en plus d'Acadiennes et Acadiens choisissant cette réalité.

## La côte

Presque tous les romans d'Antonine Maillet présentent l'Acadie dans un espace

imaginaire qui devient le paysage de la chronique populaire du comté de Kent. Deux tiers des romans ont comme toile de fond des référents du comté de Kent et plus spécifiquement de Bouctouche avec ses alentours et les paroisses voisines. Dans le dernier paragraphe du *Prélude* dans *Pointe-aux-Coques*, la narratrice-protagoniste, mademoiselle Cormier, situe géographiquement l'intrigue qui s'amorce :

Je n'étais plus qu'à quelques milles de Moncton. De là un autobus me conduirait jusqu'à ce comté de Kent, petite oasis française à l'est du Nouveau-Brunswick où je verrais enfin la grande nappe bleue de l'Atlantique ; et au cœur de cette terre acadienne, Pointe-aux-Coques, tout rempli encore de visages qui me ressemblaient. (PAC 10)

Les référents « Moncton », « comté de Kent », « Nouveau-Brunswick » et « Atlantique » interpellent des entités réelles à l'extérieur du texte, mais « Pointe-aux-Coques » est le nom fictif d'un village réel – Richibouctou Village – qui possède les caractéristiques typiques d'une paroisse acadienne située le long de la côte est du Nouveau-Brunswick :

la petite église de bois avec son seul clocher au centre, le presbytère, l'école blanchie à la chaux, la forge, le magasin général et les maisons grises ou jaunes, blotties contre l'église. (PAC 11)

Le village pêcheur de Pointe-aux-Coques est pour l'héroïne une métaphore de « toute - l'Acadie » (PAC 17) d'où le choix, sans doute, d'un nom fictif. Dans les autres romans, la géographie des côtes est beaucoup identifiée par des toponymes non officiels que seule la population locale connaît, tels le Fond de la Baie, la Pointe à Jacquot, la Pointe à Jérôme, le Chemin des Amoureux, le Pont, la Butte du moulin, le Lac à Mélasse, le Ruisseau des Pottes, la dune et les paroisses de Cocagne, Grande-Digue et Saint-Norbert. Tous sont

nommés et dessinent un espace de connivence sans que le lecteur ait à les connaître ou à les reconnaître. Par contre, le nom du village natal de l'auteure, de la narratrice ou de la protagoniste, Bouctouche, reste dans le silence dans les douze premiers romans à une seule exception : il est nommé dans le *Prologue* du *Huitième jour*. Pourtant, la jeune Radi, qui est la protagoniste d'*On a mangé la dune* (OMD) et du *Chemin Saint-Jacques*, vit dans un village dont le nom ne paraît jamais dans le texte, mais dont plusieurs toponymes locaux révèlent que c'est vraisemblablement le Bouctouche des années 1930 et 1940, car des éléments textuels identiques se trouvent aussi dans *Le huitième jour*. Des indicateurs de Bouctouche sont omniprésents dans sept autres romans<sup>1</sup> ; ils permettent au lecteur d'y reconnaître chaque fois cet espace mailletien avec ses récurrences intratextuelles et, d'autre part, pour le lecteur qui connaît la région, d'identifier ce village, sans qu'il ne soit nommé, grâce aux alentours que nous avons déjà mentionnés<sup>2</sup>. C'est la même toile de fond.

Dans *Don l'Original* (DO) et *L'Oursiade* (OU), il est possible d'associer des lieux référentiels au village de Bouctouche à la suite de renvois internes. Par exemple, les personnages de *Don l'Original* vivent sur l'Île-aux-Puces, dont le nom est évoqué une première fois dans le roman précédent, *On a mangé la dune*. Il s'agit alors d'une petite île où se rendent les enfants pour jouer aux pirates : « C'est l'Île-aux-puces, mais tout le monde sait qu'on ne trouve pas que des puces dans cette île-là. Des couleuvres, des crapauds, des lézards guettent derrière chaque foin l'atterrissage des navires de piraterie. » (OMD 106) Or dans *Don l'Original*, le texte ne contient aucun autre désignant toponymique que le nom de l'île puisque, comme le dit la personnage-narratrice, en face se trouve un village « dont l'orthographe ne m'est plus en mémoire » (DO 9). Toutefois, dans les deux romans, l'île est située en face du village sans nom dont les alentours et les paroisses voisines sont évoqués dans *On a mangé la dune*. Dans *Don l'Original*, l'île est habitée par une faune singulière : le peuple des Puçois. Par

ailleurs, la protagoniste de *L'Oursiade*, la centenaire Ozite, avait déjà eu un rôle secondaire dans *Les Cordes-de-Bois*. Cette récurrence permet de déduire que l'intrigue de *L'Oursiade* se déroule dans le même décor que celle des autres romans, à la différence que ses désignants toponymiques principaux sont le « Ruisseau-aux-Renards » et la « Butte-aux-Oies », qui sont nommés pour la première fois dans un roman de Maillet. Seuls les référents toponymiques « Memramcook » (OU 139) et « pays de l'Atlantique » (OU 195) sont repris des romans précédents, et l'information qu'ils véhiculent crée une illusion référentielle en postulant un monde extérieur reconnaissable. Dans *Chronique d'une sorcière de vent* et *Pierre Bleu*, des lieux reconnaissables jamais encore cités dans l'œuvre de Maillet sont nommés tels Rogersville, North, South and Coal Branch, dans le premier, et Grand-Digue, Chocpiche et McKees' Mills, sans omettre de mentionner Grand-Petit-Havre, traduction française du nom micmaque Bouctouche, dans le dernier.

Dans la plupart des romans de Maillet, la localisation géographique des protagonistes est ancrée dans le réel ; pour preuve, la présence de nombreux référents du comté de Kent. Ainsi mademoiselle Cormier, Crache à Pic et Carlagne vivent respectivement dans les villages de Pointe-aux-Coques, de Sainte-Marie-des-Côtes et de Rogersville. Jeanne de Valois fonde le premier hôpital de Kent à Sainte-Anne. Mais toutes les autres protagonistes, c'est-à-dire Radi, la Sagouine, Mariaagélas, la Bessoune, la Gribouille, Tonine, Ozite, Radegonde – y compris le protagoniste masculin Pierre Bleu – donc deux tiers des protagonistes mailletiennes, selon des indications référentielles, habitent vraisemblablement Bouctouche ou ses environs. Le recours aux nombreux référents toponymiques du comté de Kent authentifie leur réalité dans la fiction. Seules Pélagie et Madame Perfecta, entre toutes, ne sont pas présentées dans le comté de Kent, qui n'existait pas encore à l'époque de Pélagie. Cette dernière remonte le continent de la Géorgie aux marais de Tintamarre alors que Madame Perfecta, qui avait immigré

d'Espagne à Montréal, n'a jamais vu le comté de Kent.

## La ville

Cinq textes de Maillet racontent une expérience acadienne d'urbanisation. D'abord, deux pièces de théâtre, écrites dans un registre bien différent, *Évangéline Deusse* (1975) et *Le bourgeois gentleman* (1978), présentent une intrigue se déroulant à Montréal. Par ailleurs trois romans, *Les confessions de Jeanne de Valois* (1993), *Madame Perfecta* (2001) et *Le temps me dure* (2006) se situent dans un décor urbain. Le premier révèle à travers le récit une véritable expérience acadienne d'urbanisation à Moncton, tel que vécu par une religieuse. Le deuxième lie l'histoire de deux femmes venues s'établir à Montréal, une immigrante espagnole ayant fui le régime de Franco et l'écrivaine acadienne de Bouctouche. Enfin, le troisième présente un dialogue mental entre l'alter ego de Maillet, Radi et Radegonde, l'enfant dans sa petite ville natale, Bouctouche, et l'adulte chez elle à Montréal.

Dans *Les confessions de Jeanne de Valois* (CJV), la place toujours grandissante de Moncton dans l'épanouissement de la société acadienne est observée de l'intérieur, par Jeanne de Valois. La ville est ainsi appréhendée du dedans et, avec la distance temporelle, Jeanne de Valois, qui écrit des confessions, participe à sa mise en discours. Elle raconte, entre autres événements marquants et réels de sa vie et sous sa gouverne en tant que générale de sa congrégation religieuse, l'érection du collège Notre-Dame d'Acadie au centre-ville de Moncton. Ce positionnement apparaît naturel, allant de soi, vital. C'est avec cette approche, en tant que sujet revisitant son passé, que mère Jeanne explique le choix de Moncton dans les années 1940, pendant la guerre, comme emplacement d'un nouveau collège d'études classiques pour filles qui ouvrira ses portes en 1948, rue Archibald (CJV 214). Dans le style des *Confessions*, elle écrit :

Demain, de bonne heure, s'il plaît à Dieu, je vous raconterai le plus long et plus

merveilleux voyage de ma vie : celui où j'ai parcouru la distance de Memramcook à Moncton, moins de trente kilomètres, un collègue sur le dos.  
(CJV 193)

Il importait alors aux femmes, voire aux religieuses, d'envisager l'avenir autrement que ceux qui dominaient l'énonciation minoritaire, ce savoir-faire dans la marge. Les religieuses ont pu envisager la possibilité de sortir leur peuple, dont ses jeunes filles, de l'ignorance et de réinvestir l'histoire. Elles avaient compris que l'humanité serait désormais urbaine.

Dans *Madame Perfecta* (MP), celle qui a veillé pendant près de deux décennies au bon ordre dans la maison de l'auteure – Maillet habitant maintenant l'arrondissement Outremont à Montréal – incarne entre autres, et malgré elle, le cosmopolitisme de Montréal qui attire depuis des décennies déjà bon nombre de personnes et d'immigrants en quête d'une vie métropolitaine :

- Et pourquoi à Montréal, Madame Perfecta ?
- Est-ce qu'on demande à un noyé de choisir sa planche de salut ?

Aussitôt elle se ravise. Elle a choisi Montréal. Grande et jeune métropole.  
(MP 36)

Dans *Le temps me dure* (TD), Radegonde vivant à Montréal depuis plus de trente ans est interrogée par Radi, l'enfant du pays des côtes, intriguée entre autres par la maison urbaine de l'adulte qu'elle est devenue :

Mais comment lui avouer tout de go que j'habite Montréal et que je viens de franchir le cap du troisième millénaire ! (TD 22)

*Tu veux m'emmener ?*

*Pour quoi faire ?*

*Pour vivre dans la grand ville, dans ta maison avec beaucoup d'étages et un attique et un téléphone et un poêle électrique et des cheminées et un parc avec des arbres et... (TD 81)*

Dans tous ces romans de Maillet, la quête urbaine défie l'appréhension spatiale – si typique en Acadie en raison de l'absence d'un territoire géopolitique – pour s'arroger plutôt le temps. Au delà de l'expérience de l'exil, l'urbanisation apparaît naturelle, allant de soi non sans être difficile, vitale pour une Acadie qui ne peut vivre hors du temps en plus de vivre hors de l'espace, tant sur le plan collectif qu'individuel, qu'il s'agisse de l'acadianisation de Moncton ou de la vie métropolitaine de Montréal.

## Bouctouche

La désignation des lieux par des référents toponymiques tels que répertoriés dans les romans de Maillet démontre que la localisation des intrigues lie chaque œuvre romanesque à une ville ou un village spécifique. Glisser du plan de la représentation à celui des contenus peut permettre de saisir la signification d'une absence : celle du nom de la ville natale de l'auteure, Bouctouche, pendant les quatre premières décennies d'écriture. Comment expliquer ce fait littéraire ? L'absence du référent Bouctouche dans le discours textuel correspond, ainsi que François Paré le suggère en parlant des minoritaires vivant dans des conditions d'exclusion<sup>3</sup>, à un geste inachevé, à une prise de parole qui privilégie le silence au savoir. Toujours selon Paré, ce silence peut permettre à un romancier d'occulter une société plus librement en prenant une distance. Les Acadiens sont minoritaires dans leur province et dans leur pays. Dans sa perception de ce qu'il appelle « cultures dominées », « fragiles », « exiguës », « minorisées » ou « opprimées »<sup>4</sup>, Paré avance que « nous [les minoritaires] sommes, par un atavisme dont nous ne savons pas nous défaire, les purs produits de l'exclusion<sup>5</sup>. » L'absence du nom

Bouctouche dans le discours textuel en est-elle l'expression par Maillet? Les protagonistes mailletiens habitent dans une marge géographique; le discours textuel traduit, par le silence entre autres, une rupture dans la continuité de l'espace. Cette rupture exacerbe la réalité minoritaire et sa marginalité. Maillet fictionnalise certes sa petite ville natale en un microcosme imaginaire, mais crée pourtant l'illusion référentielle dont la signification s'intègre dans le sens de l'énoncé de la marginalité et de sa mimésis. La lecture-recension des référents textuels qui permettent la reconnaissance de Bouctouche livre de l'information sur la marginalité géographique vécue jusque dans le silence, voire l'absence de référents toponymiques. Mais cette situation change avec *Chronique d'une sorcière de vent* dans lequel la romancière nomme Bouctouche plusieurs fois. Ce roman est publié quelques semaines après que la ville de Bouctouche ait accueilli, au Pays de la Sagouine<sup>6</sup>, les chefs d'état et gouvernement participant au VIII<sup>e</sup> Sommet de la Francophonie qui a eu lieu à Moncton, moment d'exception dans l'histoire de l'Acadie qui a lui permis de saisir sa place au sein de la francophonie mondiale.

### Un espace de connivence

La lecture-recension, même sommaire, montre le mouvement réflexif qui dessine les variables de la représentation textuelle de l'espace, au moyen de référents garants de l'ancrage même de l'œuvre et assurant la certitude d'une communication, d'un espace de connivence entre le texte et le lecteur. La représentation, qui relève de situations de communication, n'est que la référence dans la fiction, qui est « recollection et anticipation<sup>7</sup> », c'est-à-dire qui assemble des éléments ayant un intérêt social, historique ou esthétique et qui imagine des réalités supposées avant le temps déterminé. La quasi-absence des toponymes Bouctouche était-elle alors un signe de cette condamnation qui traverse les cultures minorisées, dont parle Paré<sup>8</sup>? Dans les romans de Maillet, les référents relatifs à Bouctouche n'ont pas tous la même signification. Dans *Pointe-aux-*



*Coques* et *Les confessions de Jeanne de Valois*, le référent Bouctouche localise un curé et non pas le lieu où habite la protagoniste, comme c'est le cas dans *Le huitième jour* (HJ). Le nom de Bouctouche qui, dans les deux premiers romans mentionnés, permet d'identifier un lieu, devient un indice d'une réalité vécue dans *Le huitième jour*. Dans ce roman, l'auteure écrit le nom de son village natal, Bouctouche, en le liant au *je* de la narratrice-protagoniste « Tonine » qui, pour atteindre le paradis auquel elle n'a pas encore renoncé, opte pour la seule voie possible :

Le seul espoir est dans le huitième jour (HJ 11), [...] après le huitième, le neuvième jour ! Les possibles sont infinis. (HJ 288)

L'espoir se trouve dans l'imaginaire et dans l'éternité. Il devient alors possible pour l'auteure-narratrice-protagoniste d'immortaliser Bouctouche. Le nom réel de lieux, de villages et de villes sont des points d'ancrage dans la mailletsphère.

Dans les romans de Maillet, les protagonistes acadiennes vivent collectivement sur un territoire géo-politique qui ne leur est pas exclusif. Dans la seconde moitié du 18<sup>e</sup> siècle, l'Acadie a été conquise définitivement et les Acadiens ont été déportés par les Anglais. Ceux qui sont rentrés d'exil n'ont pu reprendre possession de leurs terres, dorénavant assujetties à la loi britannique. La majorité d'entre eux se sont établis le long de la côte est du Nouveau-Brunswick. Aujourd'hui l'Acadie représente, dans les contextes canadien et nord-américain, une entité virtuelle dont les toponymes désignent des territoires aux délimitations floues constitués par une géographie humaine et non par des frontières géo-politiques ; elle est peuplée de descendants de déportés rentrés d'exil.

Les protagonistes de Maillet évoluent dans un espace-temps à l'intérieur de l'œuvre, mais inspiré du monde réel, dans un contexte littéraire où le « pacte référentiel<sup>9</sup> » est respecté. Ils appartiennent à un groupe minoritaire qui habite des territoires imprécis

d'une province où les anglophones sont historiquement les dominants et eux-mêmes, parallèlement et séparément, les dominés. Selon Anne Gilbert, la notion d'identité se trouve au cœur de celle de territoire : « [...] identité concrétisée sur un espace, [...] par les représentations et l'imaginaire, qui lui donnent sa valeur et sa connotation symbolique<sup>10</sup> [...] ». La dimension identitaire de la réalité territoriale de l'Acadie passe ainsi dans la narration par des mots-enjeux, des syntagmes et des images. Il existe un lien ambivalent et conflictuel entre les repères territoriaux et l'identité.

### Le pays

Dans les romans de Maillet, la très grande majorité des protagonistes sont originaires ou vivent en « Acadie », sur les « côtes », dans « le pays ». « L'Acadie » et « les côtes » sont des référents qui désignent un lieu géographique. Le mot « pays » est abondamment utilisé et fait l'objet d'une notation indicielle élaborée dans toute l'œuvre romanesque. La grande majorité des protagonistes mailletiennes, sans exception, vit dans « le pays », lieu d'origine, dans le sens ancien du mot et désigné sous une forme atonymique puisqu'il s'agit ici de la région où elles vivent et non du Canada. Dans *Pélagie-la-Charrette* (PLC), après une marche de dix ans pour retourner en Acadie, Pélagie doit s'arrêter dans les marais de Tintamarre. Son Acadie n'existe plus. Pélagie, qui croit en l'avenir de son peuple, le dit :

Là où c'est que je marcherons, nous autres, il faudra bien qu'ils bailliont un nom à l'endroit. Je l'appellerons l'Acadie. Par rapport que j'allons la rebâti', tu vas ouère, j'allons la rebâti' à grandeur du pays. (PLC 342)

Ce sera alors la reterritorialisation, à laquelle participe la romancière à sa manière.

Dans *Pointe-aux-Coques*, mademoiselle Cormier, une Américaine d'origine acadienne, arrive dans le comté de Kent près de deux siècles après le retour de l'ancêtre

Pélagie, dans un « pays étranger » (PAC 11) qui, au bout de neuf mois, devient un « pays de rêve qu'[elle] n'avai[t] jamais imaginé aussi émouvant. » (PAC 98) Cette séquence met en évidence le contraste entre étranger et rêve. Un « pays étranger » dénote l'inconnu, alors qu'un « pays de rêve que je n'avais jamais imaginé aussi émouvant » connote l'idéal. Le « pays de rêve » est l'indice déterminant du pays et le plus probant de toute l'œuvre romanesque : il est une construction de l'imagination qui permet d'échapper à la réalité du réel. Maillet modifie le contenu sémantique du pays dès son premier roman, publié à la fin des années cinquante alors que s'amorce la période de récupération identitaire en Acadie ; elle construit un « pays de rêve » pour satisfaire un besoin et un désir identitaires et refouler une réalité pénible.

Dans le roman suivant, *On a mangé la dune*, la notation mémorielle s'inscrit dans le discours de la récupération : « La terre est neuve, dans le pays d'exil, et vaste à l'infini. On bâtit grand. » (OMD 86) Le syntagme « pays d'exil » rappelle que la protagoniste, Radi, n'habite pas dans le pays d'origine, l'Acadie d'avant la Déportation qui n'existe plus, mais que la construction évoquée par la phrase « On bâtit grand » est en cours de réalisation. Maillet condense dans cette phrase la rumeur sociale acadienne<sup>11</sup>.

Dans *Crache à Pic* (CAP), écrit vingt ans plus tard mais qui se situe à la même époque qu'*On a mangé la dune*, l'avenir s'ouvre toujours au « pays » :

Le pays était jeune, en friche, bien nourri de quatre saisons distinctes et qui ne se marchaient pas sur les pieds [...] et abritait un peuple qui commençait à avoir le goût de vivre, grand Dieu ! Une rage, une démangeaison de vivre. (CAP 85)

Le segment de phrase « [l]e pays était jeune, en friche » de 1984 se substitue à « [l]a terre est neuve » de 1962. « La terre » est devenue « le pays », certes, mais celui-ci est toujours « en friche ». La période de contestation des années 1970 est graduellement remplacée au début des années 1980 par le post-nationalisme.

Dans *Les confessions de Jeanne de Valois*, écrit au début des années 1990, la protagoniste Jeanne de Valois ne se cache pas la vérité au sujet du « pays » qui n'en est pas un : « Peut-être n'avions-nous pas de pays, mais un peuple. » (CJV 46-47) Cette phrase nous renseigne sur l'ambivalence de l'avenir du peuple acadien qui vit dans le temps, mais sans territoire officiel. « Le pays », c'est le peuple acadien, c'est l'Acadie en tant que groupe humain. Avec une « détermination de vivre », Jeanne n'a pas « laissé le pays dormir en paix » (CJV 337) pour son édification ; elle a instruit ses jeunes filles.

Mais le « pays » présente une géographie humaine qui, sous certaines apparences trompeuses d'homogénéité de peuple, est dichotomique. Il est composé de gens honorables et d'autres, moins respectables. Plusieurs protagonistes mailletiennes ne vivent pas dans le secteur « respectable » du village. *Les Cordes-de-Bois* présente un « pays » qui est le théâtre « de chicanes épiques entre deux clans », soit les Cordes-de-Bois et le Pont, qui n'ont pas le même statut social. La Bessoune, « l'héroïne des Cordes-de-Bois », vit en haut de la butte, là où sont les cordes, à un endroit aux pieds duquel le village est « accroupi ». La division physique de la paroisse est intimement liée aux affrontements entre ces deux clans. Dans *Mariaagélas* (MG), le nord et le sud du pont se chicanent.

L'éloignement du « pays » est souvent évoqué dans l'œuvre mailletienne. Ce « pays » se trouve évidemment dans un territoire géo-politique, un pays officiel. Dans *Les confessions de Jeanne de Valois*, la protagoniste nonagénaire de Moncton reçoit l'Ordre du Canada à Ottawa, « au cœur du pays » (CJV 339). Moncton est loin du « cœur du pays ». Malgré la dichotomie sociale du « pays », les protagonistes mailletiennes, tant respectables que « forlaques », partagent le même sentiment de vivre en marge du centre. Dans *Mariaagélas*, Maria et sa famille vivent à la Baie, à une grande distance des villes importantes se trouvant au centre du pays officiel :

Les côtes de l'Atlantique se sentaient très loin du pays. Le pays, c'était

Montréal, Toronto, un petit brin la capitale aussi, parce que c'est de là que sortaient toutes les lois sur la pêche et le trafic du bois. Mais les dunes et la baie, où les Gélas avaient planté leur cabane, étaient trop à l'écart pour vivre au rythme du pays. Les directives d'Ottawa prenaient toujours un certain temps à se rendre jusqu'à la Baie, la Pointe ou la Butte du Moulin. Aussi la Butte, la Pointe et la Baie prenaient-elles beaucoup de temps à déchiffrer les directives d'Ottawa. (MG 33)

Dans *Le Chemin Saint-Jacques* (CSJ), Radi est marginalisée au sein de son propre pays : elle est « [n]ée dans un coin reculé du pays et loin du lieu où les choses se passent » (CSJ 56). L'éloignement, voire l'isolement, ne sont pas nouveaux pour ces femmes du 20<sup>e</sup> siècle ; les ancêtres de la personnage-narratrice de *Cent ans dans les bois* (CAB), dont la Gribouille, qui parle de « [s]es aïeux de sur l'empremier, isolés et calfeutrés dans les bois qui jalonnaient la côte est du pays » (CAB 11), connaissent déjà cette réalité. L'éloignement et l'isolement sont aussi des caractéristiques culturelles.

Dans l'œuvre romanesque de Maillet, le « pays » est une antilogie : il traduit un sentiment de vivre à la fois en marge du monde, dans l'éloignement géographique, et au centre du monde, dans l'intimité territoriale. Dans *Mariaagélas*, le mot « pays » apparaît trois fois dans la même page : « les chroniqueurs du pays », « l'histoire épique du pays » et « la principale rivière du pays » (MG 97). Ces trois syntagmes renvoient à des réalités culturelles différentes dont le sens respectif évoque la présence dans le territoire d'une culture orale, d'une Histoire et d'une géographie physique, tous des éléments constitutifs d'une identité ; cette combinaison constitue une affirmation identitaire qui renvoie à l'appropriation territoriale. L'utilisation répétée du mot « pays », dans des syntagmes chargés de sens, devient *signe* du désir d'appropriation des lieux habités par les Acadiens en marge du reste du pays « officiel » et signe du désir d'y vivre comme au

centre du monde.

### La dimension identitaire

Les indices territoriaux qui émanent des lieux et espaces dans les romans de Maillet renvoient à des connotations. Chez Maillet, « le pays » dote variablement le territoire qu’habitent les Acadiens, unis par leur origine et le destin, d’une dimension identitaire. Le territoire dont parle Gilbert, celui « qu’on s’approprié, dans lequel on s’enracine et qui devient un foyer d’appartenance<sup>12</sup> », participe différemment à l’identité individuelle et collective des protagonistes de Maillet. Cette différence trouve une interprétation dans le rapport historique qu’entretiennent les protagonistes avec les lieux qu’ils habitent. Les protagonistes mailletiennes sont toutes de descendance française et de la lignée des déportés *rentrés d’exil*. Chez Maillet, ce sont les personnages qui font « le pays » puisque dans les provinces Maritimes, l’Acadie est là où se trouvent les Acadiens. La répétition du mot « pays » devient signe d’une volonté et d’un désir d’appropriation d’un espace territorial permettant de concevoir la survie collective en marge de la majorité ; le territoire en tire son existence, comme l’explique Gilbert dans son étude de l’espace franco-ontarien : « Le territoire est aussi un produit de l’imaginaire : la solidarité perçue entre les gens qui partagent [cet espace], qu’elle découle d’une appartenance de classe, ethnique ou autre, contribue autant sinon davantage au territoire que le substrat matériel. Le territoire [...] implique toujours, de façon plus ou moins explicite, cette idée d’appropriation des lieux. Il exprime la prise de possession de l’espace par un groupe, son organisation et sa défense<sup>13</sup>. » Chez Maillet, c’est un territoire rêvé et imaginé. C’est l’appropriation virtuelle d’un espace territorial qui rassemble les habitants mais qui, aussi, les isole.

Pour briser l’isolement, la prise de parole en français apparaît, dans le texte mailletien, comme l’option salvatrice d’être en société, ou comme le dit Joseph Yvon Thériault au sujet de la communauté acadienne « de se sentir auteur du monde qui nous

entoure<sup>14</sup> ». Ainsi, le silence s'estompe au profit d'une prise de parole se transformant au fil des romans ; elle est engagée dans un mouvement évolutif rythmé par les transformations sociales de la collectivité acadienne. La langue vernaculaire, habituellement connotée négativement, est associée à une conscience identitaire liée au territoire. Avec *Don l'Original*, écrit en 1967 alors que naît le mouvement néo-nationaliste acadien, Maillet prend l'initiative d'acadianiser l'écriture littéraire avec une langue vernaculaire du « pays ». Cette initiative est un geste nationaliste. Alors que les Puçois s'interrogent collectivement sur leur droit de propriété de l'île et que leur roi, Don l'Original, affirme philosophiquement que « la terre est jamais à personne », c'est la Sagouine qui, bondissant « de son trône », prend la parole pour répondre avec ardeur et conviction dans « la langue qu'[elle] habite<sup>15</sup> » pour reprendre l'expression de Régine Robin :

– Jos et Pit et Boy et Thomas Picoté Viens-que-je-t'arrache ont toute resté sus ce terrain avant mon houme pis moi. Et notre descendance est venue au monde sur la terre de ses aïeux.

– Mais ses aïeux, reprit Don l'Original, avaient point payé le terrain non plus.

– Point payé, non ? se rebiffa la Sagouine. Mon père, Jos à Pit, leur a payé des tonneaux de flacatoune qu'il brassait dans une cave creusée avec ses deux mains que v'là ; et son père, Pit à Boy, leur avait payé des épelans et des huîtres, tous les hivers que Bon Djeu amenait, chauds ou frettes ; et son défunt aïeu, Boy à Thomas Picoté, leur avait payé des coups de pieds dans l'échine à ces salauds qui osient lui dire que le terrain, c'était point à lui. C'est comme ça que le lot de terre nous est parvenu, de Thomas à Boy à Pit à Jos à moi, la Sagouine. Et je le laisserons à notre descendance à ma défunte mort. (DO 114-115)

La prise de parole de la Sagouine est liée à la valeur qu'elle donne à son identité et à l'idéal sur lequel elle l'aligne : l'appartenance territoriale.

À long terme, la parole et le discours deviennent des moyens de défense, contre l'agresseur, l'Anglais, mais surtout des moyens d'affirmation et d'épanouissement. C'est d'ailleurs ce que porte le roman *Les confessions de Jeanne de Valois* publié vingt ans après *Don l'Original*. En rédigeant ses *Confessions* dans la ville dans laquelle elle a décidé de construire le premier collège pour jeunes filles, Jeanne de Valois conjugue prise de parole, transmission et écriture. Elle choisit la voie de la littérature, apprend-on, parce qu'elle « rend à la vérité un plus grand hommage que la transcription toute nue et sans artifice de la réalité. » (CJV 64) Très consciente de la précarité du français dans une anglophonie intolérante et agressive, elle insiste sur l'importance vitale pour l'Acadie de garder sa langue et sa mémoire vivantes pour contrer l'assimilation. La protagoniste marginale produit de la littérature au nom du devenir collectif sur fond de confessions personnelles ; institue une présence dans l'espace par la littérature.

### La territorialité du silence à la parole

Les frontières de l'œuvre romanesque de Maillet, même mouvantes, deviennent un lieu possible, un espace, pour la revivification de la conscience identitaire qui se territorialise dans le texte par la langue et la parole. Les indices territoriaux donnent un sens à la géographie qui évolue du silence à la parole : le « pays » habité par des Acadiens devient un espace d'appartenance, d'enracinement, chargé de sens et de mémoire, la consécration d'un territoire identitaire dans le territoire officiel. Gilbert rappelle la difficulté d'appropriation et de représentation du territoire par une minorité : « En situation minoritaire, aucun milieu n'est vraiment favorisé sur le plan du territoire<sup>16</sup>. » La territorialité ainsi présentée prend son sens dans l'historicité des lieux que la mémoire collective lui reconnaît. Antonine Maillet interpelle, avec le nom de sa



ville natale resté sous silence pendant longtemps et le territoire identitaire marginal tel qu'elle l'imagine, une représentation du devenir collectif et individuel dans sa communauté minoritaire, aux prises avec les défis de la modernité. La prise de parole en français devient le moyen de figer et de fixer le territoire dans le temps et dans l'espace.

Marie-Linda Lord

## Notes

1. *Pointe-aux-Coques* (PAC), *Don l'Orignal* (DO), *Mariaagélas* (MG), *Les Cordes-de-Bois* (CB), *Cent ans dans les bois* (CAB), *Crache à Pic* (CAP) et *L'Oursiade* (OU).
2. Nous remarquons que les référents sont orthographiés différemment d'un roman à l'autre et ne sont pas présentés avec les mêmes détails. Dans *On a mangé la dune* (OMD), *Le Chemin Saint-Jacques* (CSJ) et *Le temps me dure* (TD), le Fond de la Baie où habite l'oncle Olivier et sa famille est le lieu des vacances annuelles de la famille de Radi. En face, « au bout de la mer », c'est l'Île-du-Prince-Édouard (OMD 102). Dans *Cent ans dans les bois*, la Gribouille et sa famille vivent au Fond-de-la-Baie et le lecteur retrouve la même référence géographique : « L'Île Saint-Jean dite Île du Prince-Edouard se trouvait, à cause de la mer, le premier voisin du Fond-de-la-Baie, si on ne compte pas Cocagne ou Grand'Digue, quasiment de la famille. » (CAB 122) Dans *Mariaagélas*, il est simplement question de la Baie (MG 18), comme dans *Les Cordes-de-Bois* où le mot « baie » est toutefois écrit avec une minuscule : « [...] mais d'autres pensent que son idée, MacFarlane pouvait aussi la trouver dans la baie étendue au pied du Pont [...] » (CB 31). Le pont de *Mariaagélas* (MG 20) est devenu ici le Pont. Malgré les variantes orthographiques, les référents toponymiques ont tous le même analogon dans la réalité extra-linguistique, que ce soit le Lac à Mélasse (MG 49), le Lac-à-Melasse (CB 30), le Lac-à-la-Mélasse (CAB 53) ou le lac à la Mélasse (CSJ 157) (TD 141-157) ; le Chemin des Amoureux

(MG 47), le Chemin-des-Amoureux (CB 31) ou le chemin des Amoureux (CAP 20) ; la Butte du Moulin (MG 33) ou la Butte-du-Moulin (CAB 53) ; la Pointe à Jacquot (CB 80), la Pointe-à-Jacquot (CAB 20) ou la pointe à Jacquôt (CSJ 33) ; la Rivière à Hache (MG 75), la Rivière-à-Hache ou la rivière à Hache (CB 65 et 113) ; le Ruisseau des Pottes (MG 75) ou le Ruisseau-des-Pottes (CB 71). Aucun de ces référents toponymiques n'est orthographié de la même façon d'un roman à un autre.

3. François Paré parle du « rapport complexe entre cultures dominantes et cultures dominées » qui engendre les conditions d'exclusion. Selon lui, « l'exclusion ne se présente pas, à l'œil nu si l'on peut dire, comme de l'exclusion. » Elle est camouflée dans le silence. (1997), « La distance d'ici à Québec », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 30, n° 1, 5-18, 10.
4. Nous ne citons pas toutes ces expressions comme des synonymes.
5. François Paré, « La distance d'ici à Québec », 12.
6. Le Pays de la Sagouine est un complexe culturel touristique, situé à Bouctouche, qui met en scène des personnages et des lieux tirés des romans et des pièces de théâtre d'Antonine Maillet depuis 1992.
7. Jean Bessière (1989), « Littérature et représentation », dans Marc Angenot *et al.* (dir.), *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 321.
8. François Paré croit que, tout comme l'exclusion, « les signes [de la condamnation] s'intériorisent, [...] persistent et deviennent la matière même de notre existence collective. Nous [les minoritaires] sommes la condamnation vivante, la survivance acharnée de la condamnation. », « La distance d'ici à Québec », 13.
9. Jean Bessière, « Littérature et représentation », 311.
10. Anne Gilbert (1999), *Espaces franco-ontariens : essai*, Ottawa, Le Nordir, 156.

11. L'élection d'un premier Acadien au poste de premier ministre de la province majoritairement anglophone est source d'optimisme. Dès les premiers mois qui suivent sa victoire, Louis J. Robichaud prépare la fondation de l'Université de Moncton, devenue depuis l'une des institutions acadiennes les plus importantes sur le plan social.
12. Anne Gilbert, *Espaces franco-ontariens*, 156.
13. *Ibid.*
14. Joseph Yvon Thériault (1995), *L'Identité à l'épreuve de la modernité : écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires*, Moncton, Éditions d'Acadie, 19.
15. Régine Robin (1989), *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule, 177.
16. Anne Gilbert, *Espaces franco-ontariens*, 168.

## Bibliographie

- BESSIÈRE, Jean (1989), « Littérature et représentation », dans Marc Angenot *et al.* (dir.), *Théorie littéraire : problèmes et perspectives*, Paris, Presses universitaires de France, 309-324.
- GILBERT, Anne (1999), *Espaces franco-ontariens : essai*, Ottawa, Le Nordir.
- MAILLET, Antonine (1958), *Pointe-aux-Coques*, Montréal, Fides. (PAC)
- (1962), *On a mangé la dune*, Montréal, Éditions Beauchemin. (OMD)
- (1972), *Don l'Orignal*, Montréal, Leméac. (DO)
- (1973), *Mariaagélas*, Montréal, Leméac. (MG)
- (1977), *Les Cordes-de-Bois*, Montréal, Leméac. (CB)
- (1979), *Pélagie-la-Charrette*, Montréal, Leméac. (PLC)

- (1981), *Cent ans dans les bois*, Montréal, Leméac. (CAB)
- (1984), *Crache à Pic*, Montréal, Leméac. (CAP)
- (1986), *Le huitième jour*, Montréal, Leméac. (HJ)
- (1990), *L'Oursiade*, Montréal, Leméac. (OU)
- (1992), *Les confessions de Jeanne de Valois*, Montréal, Leméac. (CJV)
- (1996), *Le Chemin Saint-Jacques*, Montréal, Leméac. (CSJ)
- (1999), *Chronique d'une sorcière de vent*, Montréal, Leméac.
- (2001), *Madame Perfecta*, Montréal, Leméac. (MP)
- (2003), *Le temps me dure*, Montréal, Leméac. (TD)
- (2006), *Pierre Bleu*, Montréal, Leméac.

MATA BARREIRO, Carmen (2006), « Montréal : espace de mémoire et de promesse dans *Madame Perfecta* d'Antonine Maillet », *Francophonies d'Amérique*, n° 21, 43-53.

PARÉ, François (1997), « La distance d'ici à Québec », *Revue de l'Université de Moncton*, vol. 30, n° 1, 5-18.

ROBIN, Régine (1989), *Le roman mémoriel : de l'histoire à l'écriture du hors-lieu*, Longueuil, Le Préambule.

THÉRIAULT, Joseph Yvon (1995), *L'Identité à l'épreuve de la modernité : écrits politiques sur l'Acadie et les francophonies canadiennes minoritaires*, Moncton, Éditions d'Acadie.